

808 1908

R 454

1902-03

REVUE LITTÉRAIRE

DE

L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

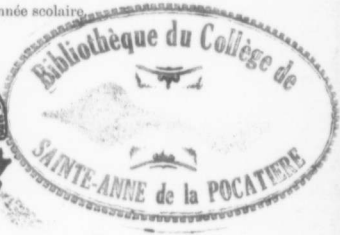
S'ADRESSANT

Aux Elèves des Séminaires, Collèges, Ecoles Normales, Pensionnats,
Académies, aux Cercles Littéraires, etc.

PAR

UN ENSEIGNEMENT THEORIQUE ET PRATIQUE,

Paraissant chaque mois de l'année scolaire



TROISIÈME ANNÉE

1902.

(Tirage de 10 à 12,000 exemplaires.)

EN VENTE

Au Juniorat du Sacré-Cœur,
Ottawa, Canada.

23112

A NOS LECTEURS.

Notre publication entre dans sa troisième année : ce qui prouve qu'elle est née viable.

Sans perdre beaucoup des abonnés de la première heure, elle se flatte d'en avoir acquis de nouveaux, bien que leur nombre reste encore au-dessous de nos désirs et de nos espérances.

Tout en remerciant nos lecteurs et lectrices, demeurés fidèles, nous osons solliciter leur concours et faire appel à leur zèle de propagande en faveur de la REVUE. Nous sommes tout disposés à les en récompenser par une diminution du prix d'abonnement, en raison du succès de leurs démarches et du nombre des acquisitions qu'ils pourraient nous assurer. Si nos recettes nous permettaient d'élever le taux de notre contrat annuel avec l'imprimeur, nous reviendrions avec joie aux *douze* pages que nous avons dû supprimer, en 1901.

En dépit de son éloignement, M. P. de LABRIOLLE nous renouvelle l'offre bienveillante de sa collaboration : c'est une marque d'intérêt et de sympathie qui l'honore et nous oblige grandement envers lui. Nous serons très flattés de tout ce qu'il voudra bien communiquer à la Rédaction, et nous signerons tout article qui nous viendra de sa main.

La suite de notre "Cours théorique" de littérature nous amène à traiter la cinquième partie, c'est-à-dire les **Genres littéraires** de compositions, en réservant toutefois le *discours* et ses annexes pour l'année prochaine. Les grandes lignes de notre plan sont :

- I.—**Janvier** : L'imitation.
- II.—**Février** : La lettre.
- III.—**Mars** : La description.
- IV.—**Avril** : La narration.
- V.—**Mai** : Le dialogue.
- VI.—**Juin** : Le portrait — le parallèle.
- VII.—**Septembre** : L'analyse littérale, littéraire.
- VIII.—**Octobre** : La critique littéraire ou conférence.
- IX.—**Novembre** : La dissertation philosophique, morale...
- X.—**Décembre** : Conclusion : Les séances académiques.

Comme l'an dernier, la "Partie théorique" sera appuyée d'exemples simples et clairs, et la "Partie pratique" viendra, à son tour et exclusivement,—ou peut s'en faut—développer ou confirmer les conseils littéraires. Nous avons donné une esquisse très légère de ces genres, en 1900 : il est utile et nécessaire d'y revenir avec des notions plus complètes.

Notre intention est de supprimer cette année la *fable* de La Fontaine : l'espace est trop restreint pour traiter indéfiniment les extraits du Recueil du fabuliste. Nos lecteurs tiennent d'ailleurs la clé de l'analyse littérale et littéraire de ces petits chefs-d'œuvre : ce qui doit remplacer la fable traditionnelle ne sera pas d'ailleurs pour leur déplaire.

Si nous n'avons pas encore publié l'esquisse de "l'Histoire de la Littérature canadienne," ce n'est point par oubli ou indifférence : que nos lecteurs se rassurent ! Le travail se poursuit ; mais il est long et ardu, et il leur sera servi en son temps. En attendant, en voici le plan à peu de chose près :

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE.

- Préliminaires** : 1. Causes de la lente éclosion de notre littérature.
2. Son existence. — Ses caractères.
3. Sa division : périodes et genres.

- I.—Prose** { 1. Romans de mœurs, d'aventures, d'histoire, de combat.
2. Journalisme.
3. Histoire générale et particulière. — Mémoires.
4. Philosophie. — Théologie.
5. Critique.
6. Mélanges.
7. Eloquence.

- II.—Poésie** { 1. Genres badin et héroï-comique.
2. Genre narratif.
3. Genre lyrique.
4. Genre dramatique.

- Conclusion** : 1. Etat actuel.
2. Craintes.
3. Espérances.

Enfin, nous accueillerons avec plaisir tous les devoirs d'élèves—séminaire, collège, pensionnat—que l'on voudra bien nous com-

muniquer, et nous les accompagnerons de notes explicatives, analytiques, correctives.

Il reste donc que nous tâchions de mériter, cette année encore, l'estime bienveillante et le sympathique concours de tous nos abonnés.

AVIS.

1. Tout abonnement court jusqu'à ordre contraire. Il est considéré comme renouvelé — pour un an, si le numéro du mois qui suit la date d'expiration est accepté par l'abonné.

2. L'abonnement est **PAYABLE D'AVANCE** : le numéro : 10 cents ; les dix, une piastre.

3. Aux abonnés qui trouveront de nouveaux souscripteurs, l'on fera des concessions de faveur.





I. — PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

V. PARTIE.

LES GENRES DE COMPOSITION.

I. Leçon.—I'Imitation.

1. En vue de pénétrer les secrets de l'art d'écrire, il est indispensable de se familiariser avec les procédés de l'invention, de la disposition, de l'élocution (I-III PARTIES) ; il est avantageux et nécessaire de faire un constant et clairvoyant usage des "moyens de se former le style" (IV PARTIE).

Ces assises solidement posées, il s'agit de concevoir le dessin de l'édifice à construire pour lui donner son cachet d'agrément et de beauté, pour le rendre utile aux fins que l'on a prévues et aux effets pratiques que l'on est en droit d'en attendre ; c'est le rôle de la Composition. Les matériaux sont sur place, le plan est délimité, l'ouvrier s'apprête au travail : que va-t-il bâtir pour sa gloire et son honneur ?

Dans les œuvres de l'esprit, il est des genres qu'il faut connaître, des combinaisons de construction qu'il faut caractériser selon les projets, les usages et les résultats à obtenir. Plus les apprentis reprennent la même œuvre, plus les secrets de l'art se révèlent : la facilité est l'effet de l'habitude.

Occupons-nous aujourd'hui du premier genre de composition : il est à la portée de tous, leur offrant toutes sortes d'attraits et de bénéfices : c'est l'imitation des modèles.

Nous n'ignorons pas que l'imitation est à la fois un moyen de formation du style et un exercice spécial, constituant un genre fondamental trop négligé d'ordinaire dans les classes, mais d'une prodigieuse efficacité en fait d'assimilation des grands auteurs classiques ; ce que nous allons dire en fournira la preuve péremptoire.

2. A un point de vue très général, "l'imitation est un fait à peu près universel," par la raison qu'il est fondé sur la nature.

La nature, a-t-on dit, s'imité toujours elle-même. Il n'est donc pas étonnant qu'elle occupe tant de place dans les œuvres de l'homme, ainsi que dans ses instincts et ceux des animaux. Le singe reproduit le geste de l'homme ; le perroquet sa parole. Le même penchant porte l'enfant, le sauvage, l'homme le plus civilisé lui-même à imiter tout ce qu'il observe : langage, manières, attitude, procédés...

L'on peut dire que l'imitation règne dans l'éducation des individus et des peuples. Quelle n'est point la force attractive de l'exemple ! Il réagit sur la mode, les mœurs, l'opinion, les traditions : le bien et le mal sont, de leur nature et en raison de la nature même, contagieux.

Dans les arts, l'on imite ce qui est beau, ce qui est précieux, lorsque l'on ne peut y atteindre ni en rendre l'idéal parfait. De là, les contrefaçons et les mensonges, mais aussi des rapprochements industriels et honnêtes, qui vulgarisent l'art et l'apparence de sa richesse : la dorure remplace l'or, le stras le diamant, le zinc le bronze, l'os l'ivoire, le papier peint la pierre...

Ainsi dit-on parfois que l'art est l'imitation de la belle nature, définition vraie en partie, mais qui ne relève pas l'art assez haut, parce que l'artiste cherche de plus, dans cette imitation, la réalisation du type idéal qu'il rêve et qui n'a son perfectionnement final qu'en Dieu seul.

* * *

3. L'imitation littéraire, en particulier, consiste dans la reproduction — non plus directe de la nature — mais des modèles qui ont *idéalisé* plus ou moins fidèlement et heureusement la nature. C'est un complément de la formation de l'écrivain, et un supplément, au besoin, de son inexpérience.

Voulez-vous apprendre à écrire, et surtout à *composer*, à votre tour ? Regardez les œuvres, les chefs-d'œuvre de nos maîtres : l'on est d'abord apprenti, avant de passer maître et patron.

Cet apprentissage présente des **degrés** nécessairement, et le malheur veut qu'il y ait tant d'illusions chez les jeunes trop souvent pressés de produire et trop tôt satisfaits de leurs ébauches imparfaites, médiocres, insignifiantes. Non pas qu'il faille exiger des maîtresses pièces, dès l'apparition du talent et du travail à

l'horizon : mais il est impertinent de se confiner au banal et au commun, lorsqu'il serait urgent de donner l'essor aux facultés et l'envergure aux ailes et aux coups d'aile.

Dans ce dessein, suivons un procédé naturel et gradué : c'est la condition du succès et du mérite.

I

4. En ce qui concerne l'imitation, nommons d'abord le **calque** ou la **copie**, qui est la reproduction matérielle, mécanique, à *peu près* inintelligente d'une idée présentée par le modèle que l'on a sous les yeux.

Donnons un exemple, avec l'hypothèse que nous sommes en présence d'élèves assez jeunes et inexpérimentés.

Ex.—Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnait plus de son chant ; les nymphes qui la servaient n'osaient lui parler...

(FÉN. *Tél.* 1.)

Ex.—*Calque ou copie* : a) Napoléon ne pouvait se consoler de la perte de sa couronne. Dans sa douleur, il se trouvait malheureux d'avoir survécu à sa puissance. Sa maison était silencieuse ; les serviteurs qui l'avaient suivi en exil n'osaient lui parler...

Ex.—*Calque ou copie* : b).—Ma mère était inconsolable de la mort de ma petite sœur. Dans sa douleur, elle se sentait malheureuse de lui survivre. Notre demeure ne résonnait plus de ses rires et de ses propos joyeux ; les femmes qui la servaient n'osaient presque plus lui parler...

A vue d'œil, l'on aperçoit tout le profit que des commençants pourraient tirer d'un tel genre de composition presque mécanique ; c'est l'imitation dans ce qu'elle a de plus élémentaire, de plus facile et de plus attrayant pour le jeune âge.

L'on peut initier les débutants à un calque *grammatical* : c'est le procédé des *Cours* adoptés par les Frères des Écoles chrétiennes et de certains auteurs qui les ont copiés.

Ex.—Taire un service, c'est ajouter un bienfait.

Imit.—Taire une injure, c'est pratiquer l'héroïsme de la bonté.

L'on peut initier les débutants à un calque *phraséologique*, en dérochant à l'auteur imité le tour, l'expression, l'inversion, et le reste : tels sont les exemples a) et b) qui précèdent.

L'on peut les initier au calque du *développement* de la pensée, en suivant le modèle pour tout un long passage, comme nous allons l'indiquer dans les exemples de nos deux PARTIES.

5. Le pastiche, en effet, est l'imitation artificielle et servile des tours et des procédés caractéristiques d'un auteur.

C'est un exercice de gymnastique littéraire, qui n'a qu'une valeur secondaire, mais qui constitue un excellent moyen de formation et un genre trop négligé d'exercice de littérature. Attraper la manière d'un écrivain prouve le fruit que l'on cueille de sa lecture. Plus on goûte un style, plus on est tenté de le reproduire soi-même. L'on arrive presque à penser comme lui. (1).

De là, l'importance de faire un bon choix des ouvrages que l'on veut lire habituellement, la nécessité de surveiller la lecture des commençants qui, laissés à eux-mêmes, se laissent prendre aux défauts et aux excès plutôt qu'aux qualités originales et personnelles.

Comme les *caractères* du pastiche sont mêlés de dangers et d'avantages, il ne faudrait pas recourir trop souvent à cet exercice. Mais il est difficile d'obtenir des jeunes gens et des jeunes filles quoi que ce soit de suivi, de bien cousu, de littéraire, sans leur laisser libre carrière d'introduire dans leurs essais le résultat de leurs lectures. Il faut même les y exhorter et les y provoquer en quelque sorte.

Ex. — Au treillis serré qui garnit sa fenêtre rustique la capucine du Pérou accroche, de toutes parts, ses tymbales d'un vert mat et ses cornets mordorés ; tandis qu'un vieux lierre, décoration naturelle de la maison du pauvre, garnit tout le mur extérieur de ses fraîches tentures, où pendent de petits bouquets de baies noires comme le jais.

Cette phrase est de Ch. Nodier, pastichant le style de Bernard de Saint-Pierre.

Voici un autre exemple, où l'on devine aisément la manière de La Bruyère, ses variétés de tours, la coupe de sa phrase, le piquant de sa mise en scène... au point que l'on pourrait renvoyer l'imitateur à telle page exacte de l'original :

Ex. — Un jeune homme sort du collège ; il est tout plein d'un savoir qui se connaît et d'une ignorance qui s'ignore. Sera-t-il avocat, juge, médecin, fonctionnaire ? Il est prêt à tout et n'a de goût pour rien ! Le hasard décide de sa vie. Il écrit quelques lignes pour un journal. Elles plaisent, parce qu'elle ne sont point trop vulgaires. Il était ému, et cette émotion a passé dans son style et l'a coloré médiocrement. On lui fait une place et le voilà

(1) V. ALBALAT : *La formation du style*, p. 59.

journaliste. Il n'a rien à dire — ne sachant rien de rien ; il faut qu'il écrive. Il se met à la poursuite d'un sujet, et il s'ingénie à rajeunir quelque banal lieu commun.... Mon ami, il fallait vous faire... *journalier.*

F. LIOMME.

III

6. En littérature, l'imitation — qui consiste à peindre la nature idéalisée par les modèles — devient de plus en plus parfaite, à mesure qu'elle est moins sensible et qu'elle laisse plus de place à l'originalité de l'écrivain et de l'auteur.

Quintilien a écrit dans ses "Institutions oratoires," au sujet de l'imitation, des idées qui n'ont pas vieilles :

"On n'en peut douter : l'art consiste en grande partie dans l'imitation, car, si la première chose, si la plus essentielle est d'inventer, rien aussi ne saurait être plus utile que de prendre exemple sur ce qui a été bien inventé... Nous voyons tous les arts se proposer dans leurs commencements, un modèle quelconque à imiter; et véritablement, il faut de deux choses l'une : ou que nous ressemblions à ceux qui ont bien fait, ou que nous soyons différents. Or, il est rare que la nature nous fasse semblables à eux : nous le devenons souvent par l'imitation."

"La bonne imitation — en dehors du *pastiche* et du *calque* — consiste à s'approprier une partie des conceptions ou des développements d'autrui, et à les mettre en œuvre suivant ses qualités personnelles et sa tournure d'esprit. Loin de supprimer le mérite individuel, ce procédé sert à le créer. L'originalité réside dans la façon nouvelle d'exprimer des choses déjà dites : l'expression modifie complètement les nuances des idées.

"L'important, quand on imite, est de ne pas copier son modèle — on commettrait un *plagiat* — mais de le mettre en valeur, à sa façon à soi." (Albat p 31.)

Ainsi entendue et pratiquée, l'imitation est consacrée par la tradition et forme le germe d'où est sortie notre littérature française. Tout le monde sait que Virgile a imité Homère, Cicéron Démosthène, Corneille et Racine Sophocle et Euripide ; Horace emprunte à Pindare, Boileau à Horace, La Fontaine à Esope et à Phèdre, La Bruyère à Théophraste... C'est l'*histoire* de l'imitation, dans ses grandes lignes.

Eu égard à l'exercice scolaire, l'imitation présente des *degrés* ou des *modes* nombreux : on n'a que l'embaras du choix. Ainsi :

1. L'on peut reproduire l'expression et le tour, en les appliquant à un sujet analogue (*calque et pastiche*).
2. L'on peut rendre la pensée, en changeant le tour et l'expression (*calque et pastiche*).
3. L'on peut généraliser, en tournant en pensée ce qui est donné en fait, et réciproquement.
4. L'on applique les tours et les termes à des sujets contraires.
5. L'on peut développer ce qui n'est qu'indiqué, en restant dans le même ordre d'idées.
6. L'on compare avec des sujets analogues ou contraire, pour noter les ressemblances et les oppositions.
7. Il est très utile de mettre des vers en prose, en conservant ce qui peut l'être, mais en brisant la mesure, en évitant les rimes, en substituant aux tours poétiques les expressions du langage ordinaire.

* * *

7. En résumé, quel que soit le goût littéraire, il est avantageux d'alterner le **calque** ou le **pastiche** avec l'imitation proprement dite, celle des pensées, des sentiments, des images : les deux conduisent à l'art d'écrire, c'est-à-dire au but de toute formation littéraire. Le modèle finit par livrer son style à l'imitateur qui se l'assimile à petites doses et comme à son insu.

L'on y puisera même la vie, la chaleur, la passion, l'enthousiasme, et l'expérience démontre que l'imitateur surpasse parfois son modèle ou son auteur favori.

Le fond à choisir, ce sont les grands écrivains classiques ou les modernes qui se font remarquer par leurs talents supérieurs : que l'on prête une attention persévérante à leurs idées et à leur style : pour la *lettre*, feuilletiez De Maistre et Veuillot ; pour la *description*, allez à Chateaubriand ; pour la *narration*, voyez de bons auteurs de récits de voyage ; pour l'*éloquence*, lisez Bossuet et Bourdaloue, Félix et Monsabré ; pour l'*analyse*, voyez Brunetière, Doumic, Longhaye, etc...

Selon la remarque de Chantrel, lorsque l'on commence, il est difficile de procéder autrement : c'est la nourriture que l'on prend où on la trouve sous la main ; mais en la digérant, en se l'assimilant, on la rend méconnaissable, on la transforme en sa propre substance. Dès lors, elle vous appartient ; l'imitation disparaît, le talent et l'originalité restent, et l'on y trouve la meilleure récompense.

II. — PARTIE PRATIQUE.

REMARQUE. — Un très grand nombre de nos abonnés, sinon tous, nous saurons gré — nous l'espérons bien — de substituer à la *fable* de La Fontaine des notions précises de **grammaire** française que nous emprunterons au récent et solide ouvrage de l'abbé Ragon (1). La grammaire, il faut l'apprendre si on l'ignore, la revoir si on l'oublie.

Elle enseigne à bien parler et à bien écrire : bien parler c'est bien prononcer (**Phonétique** : voir Ragon) ; c'est aussi bien choisir ses mots en raison de leur sens (**Dictionnaire**) ; bien écrire, c'est connaître les règles de l'orthographe (**Morphologie** ou étude des mots) ; c'est enfin grouper les mots et les enchaîner selon les préceptes (**Syntaxe** ou étude des propositions). Nous bornerons notre travail à ces deux dernières divisions, qui sont toute la grammaire.

Dans le dessein de rendre notre enseignement moins aride, plus *agréable*, très *profitable*, nous imaginerons un *texte* où nous ferons entrer les règles qui concernent les **mots** et les **propositions**, mais en les classant clairement en note.

Les lecteurs, en raison même de nos intentions, voudront bien accorder à nos essais leur indulgence la plus bienveillante.

N° I.

LETTRES CANADIENNES.

(Première lettre.)

Ma bien chère sœur Marie,

Il y a deux mois, je quittai la France, mon pays d'origine, pour le Canada, ma patrie d'adoption. La Providence, se constituant mon guide et ma bienfaitrice, me signait un passeport ; le Maître me choisissait pour apôtre et comme ambassadeur ; la Vierge Marie devenait mon *advocate* et ma patronne : qu'elle soit désormais ma tendre mère !

En laissant Paris pour le Hâvre, au milieu d'une foule éplorée, d'une troupe de gens de nationalités diverses—Suisses, Belges,

(1) E. RAGON : Gram. fran... : *Cours supérieur*. Paris, Poussielgue.

Italiens... — je sentis des sanglots me serrer la gorge : pas un ami à saluer, pas une âme qui vint à mon aide, pas un cœur qui soulagé le mien !

La pendule de la gare marqua bientôt l'heure du départ. Au signal d'un souschef, la vapeur siffia trois coups ; le serrefrein grinça sourdement sous le marchepied du wagon, et nous partons ! Adieu, pour toujours adieu !... Je fis aussitôt appel à ma foi, en récitant quelques paters et avés, invisible arc-en-ciel qui reliait mon âme à la tienne.

Dans mon compartiment, deux voyageurs seulement s'étaient assis : l'un, ministre presbytérien ; l'autre, un cuisinier de son métier. Le premier, sérieux comme un Caton, tira bientôt de sa valise un Byron ou un Tennyson ; le second, taillé en hercule, d'un embonpoint en betterave, avait les allures d'un paillasse et n'avait pas l'air d'être un aigle ; j'ignore sous quels cieux ont respiré ses aïeux.

Après le silence d'usage, mes deux compagnons, le cuisinier gâtesauce et videpoché, le ministre gentilhomme et coupepapier,

GRAMMAIRE FRANCAISE.

Morphologie.

Chap. 1. — Le nom.

1. DIVERSES SORTES DE NOMS.—Six sortes : commun ou propre ; concret ou abstrait ; collectif ou composé.

1. Le nom **commun** se dit des êtres de la même espèce : *pays, loup, prêtre* ; le nom **propre**, qui prend une grande lettre, se dit d'un seul être : *Marie, le Canada, Paris*.

2. Le nom commun devient un nom propre : — a) s'il s'applique à une seule personne ou chose : *le Maître, la Vierge, le Havre* ; — b) s'il s'applique à une idée personnifiée : *la Providence*.

3. Le nom propre devient nom commun : — a) s'il s'applique à plusieurs personnes ou choses : *un Caton* (un homme austère) ; — b) s'il s'applique au livre d'un écrivain : *un Byron, un Tennyson* ; — c) s'il s'applique à quelqu'un des qualités d'un autre : *un hercule* (Hercule : dieu de la force).

4. Le nom commun est **concret**, s'il désigne un être réel, au dehors de notre esprit : *mère, gorge, cœur, vapeur*.

5. Le nom commun est **abstrait**, s'il désigne une idée créée par notre esprit : *patrie, adoption, gloire*.

6. Le nom commun est **collectif**, s'il désigne, même au singulier, une réunion de personnes ou de choses : *foule, troupe, vivres, dépens*.

7. Le nom commun est **composé**, s'il est formé d'un ou de plusieurs mots, unis ou non par un trait d'union : *embonpoint, betterave, tête-à-tête*.

entamèrent un tête-à-tête expansif comme entre beaux-frères : c'était les prémices ou les fiançailles de leur amitié pour une période de huit jours. Tous les gens sensés ne s'empressent point d'imiter les moutons de Panurge !

Qu'étais je donc à leurs yeux ? Sans doute je passais pour un devin, un berger, un loup, un mulet, un traître, après qu'ils eurent découvert à mon costume que j'étais un abbé, un prêtre catholique. Tout en récitant sans vergogne vêpres et matines, je soutins mon rôle de sentinelle aux aguets, de vigie, de vedette.

Entre temps nous arrivions à Rouen, berceau des deux Corneilles, la gloire du théâtre français. Rouen est le seul arrêt du train, le seul pied-à-terre avant d'atteindre le port du Havre. Je m'empressais de descendre au restaurant de la station, m'adressant à une servante au tablier blanc qui me servit une poulette froide et un petit panier de pommes pour la traversée. L'on allumait le gaz aux murs du restaurant et le long des quais de la gare.

II. GENRES DES NOMS. — Il y a deux genres : le **masculin**, qui veut devant un mot *le, un* ; le **féminin**, qui veut *la, une*.

A.—Genre des noms d'**êtres animés**.—Ici, toute la difficulté revient uniquement à la formation du **féminin**.

1. Les noms changent de **terminaison**.—a) L'on ajoute un **e** au masculin : *avocate, amie* ;—b) ceux en **er** ont *ère* : *cuisinière, bergère* ;—c) ceux en **on, en, et**, doublent la consonne finale : *patronne, presbytérienne, poulette* ;—d) ceux en **deur, teur, ateur** ont *rice* : *ambassadrice, bienfaitrice, accusatrice* ;—e) ceux en **eur** ont *euse* : *voyageuse*.—Quelques noms modifient leur finale : bonne, traîtresse, Suissesse, abbesse, devineresse, mule, servante. (1)

2. Les noms sont parfois **différents** : *mère* (père) ; *homme* (femme) ; *sœur* (frère) ; *oncle* (tante) ; *gendre* (bru) ; *mouton* (brebis)..

3. Les noms sont parfois **uniques** : *auteur, écrivain, professeur, témoin ; élève, artiste ; sentinelle, vigie, vedette*, bien que *fém.*, désignent des hommes.

B.—Genre des noms de **choses**.—Très souvent le signe du féminin est l'e final du mot : *le mur, la mère* ; le gaze, la gaze..—ou bien c'est la terminaison *ation, aison, ance, ure* : nation, exhalaison, enfance, allure ;—ou bien le nom féminin se reconnaît à l'article seulement : *la pendule* (le pendule) ; *la vapeur* (le vapeur) ; *la paille* (le paille) : *la paillasse* (le paillasse) : *la guide* (le guide) : celui qui conduit).

C.—Genre de **dix** mots à part.—1. **Aigle** (au *figuré*) est masculin : il n'est pas un *aigle* (un homme de talent) ; il est *fém.* au pluriel.

2. **Amour** n'est féminin qu'au pluriel poétique : amours printanières.

3. **Foudre**, feu du ciel, est féminin :—au *figuré*, il est masculin.

(1) Voir *Gram. fr.* de Ragon : il n'est pas utile d'enseigner tous les mots qu'il donne à la fois : c'est la *règle*, qu'il faut savoir par la *grammaire*.

Le conducteur du train d'avertir bientôt les voyageurs et les voyageuses :

— Voyageurs, en voiture !... Allons, mesdames et messieurs, en voiture, en voiture !

En un instant, je payais mon compte à un garçon pommadé, à la moustache en pointes fines, frais rasé, poli et obséquieux :— Cinq francs ! me dit-il. Il fallait s'exécuter sur-le-champ ; mais pour un homme sans fortune comme moi, j'apprenais à vivre à mes frais et dépens.

Du train, qui se déplaça lentement, je pus apercevoir la cathédrale de Rouen, chef-d'œuvre et merveille dont on m'avait parlé. Dans le crépuscule légèrement brumeux, je distinguais les vitraux, les œils de bœuf, les clochetons et les tourelles. Quels regrets, me disais-je, de saluer seulement en passant la vieille capitale normande ! Mais l'âme ne peut être emprisonnée, même dans le cachot de notre corps.

4. **Gent** est fém., au singulier : "la gent ailée" ; — au plur., la seule locution usitée est : "le droit des gens."

Gens, au plur. signifie *hommes* : une troupe de *gens*. L'on met, au fém., l'adjectif qui le précède : de *sottes gens*.

5. **Hymne, automne** sont des deux genres, à volonté, sans distinction aucune.

6. **Œuvre** est fém. excepté en termes de maçonnerie : "le gros œuvre" ; les fondations, les murs, la toiture. — *Orge* est fém., toujours.

8. **Orgue**, au pluriel, est des deux genres, à volonté.

9. **Pâques** n'est masculin que s'il désigne le *jour* de Pâques.

10. **Période** est fém., sinon lorsqu'il signifie "le plus haut degré."

III. PLURIEL DES NOMS : — communs, composés, étrangers, propres.

A.—Pluriel des noms **communs**. — 1. En général, il ajoute un *s* au singulier : *nationalités, sanglots*.

Par exception : — a) Les noms en **au, eu**, et sept en **ou** prennent un *x* ou même un *s* : noyaux, *feux* ; bijoux, cailloux, choux, genoux, hiboux, joujoux, poux ; — b) ceux en **al, ail** (sept) ont *aux* : chevaux ; baux, coraux, émaux, soupiraux, travaux, vautaux, vitraux ; — c) Aïeuls (grands-pères) ; *aïeux* (ancêtres) ; ciels (dans les œuvres d'art) ; des œils de bœuf (lucarnes rondes).

d) Plusieurs noms *fém.* ne s'emploient qu'au pluriel : *fiançailles, funérailles, entrailles* ; annales, archives, hardes, mœurs, obsèques, ténèbres, *vêpres, matines, prémices*. — D'autres seulement au *masc.* : frais, *dépens, aguets*.

B.—Pluriel des noms **composés**. — 1. Les uns sont soudés en un seul mot : *betteraves, contredanses, vauriens, marchepieds*. — Quelques-uns ont le pluriel au milieu et à la fin : *gentilshommes, mesdames, messieurs, bons-hommes*.

Je me rendis en esprit au pied du tabernacle ; et là, j'adorais un instant le divin Maître que j'aime et que je sers. Mon imagination anima l'édifice grandiose : les grandes orgues se firent entendre, au milieu du croisement des voix, des ténors, des sopranos, des basses, des solos : n'est-ce pas ici que le Père Monsabré prononça un éloquent discours, en 1884, pour l'inauguration de ces orgues excellents ? Aux feux adoucis et tremblants de la lampe du sanctuaire, je crus voir des émaux, des cartouches, les bijoux en exvotos, et sur les autels des fleurs de toute sorte... Ah ! que ne suis-je artiste, écrivain, auteur, au lieu de n'être que professeur et voyageur !

Professeur ! c'est bien le nom que me décerna bientôt le ministre presbytérien de tout-à-l'heure, avec un accompagnement de sourire auquel a contribué, je le crains un peu, le marchand de vins du restaurant rouennais. Sur quoi se fonde tout de même la sympathie qui s'épanche ! Témoin la gaieté du bonhomme qui me prit en amitié tendre ! Quant au cuisinier tirebouchon, ma présence lui semblait inopportune, peut-être accusatrice : il me tint à distance comme un croquemort ou un coupejarret.

Sur les entrefaites, nous longeons les quais du Havre : les sifflets répétés de la locomotive, et surtout l'exhalaison nauséabonde

2. En d'autres, la première partie du mot est invariable : *serrefreins, gâtesauces, videpoches, coupepapiers, souschefs*.

3. D'autres sont formés de deux noms unis par une préposition : *arcs en ciel, chefs d'œuvre*.—Si la préposition disparaît entre un nom et un adjectif, tous deux varient et s'unissent par un trait d'union : *beaux-frères, oiseaux-mouches*.

4. Enfin, il en est qui sont formés de mots invariables et s'emploient comme locutions abrégées : *Des tête-à-tête ; des pied-à-terre*.

C.—Pluriel des noms **étrangers**.—L'usage ayant admis ces mots en français, le pluriel se forme d'un *s* : *des avés, des paters, des solos, des repoteurs*.

D.—Pluriel des noms **propres**.—Ils prennent la marque du pluriel, comme les noms communs : les deux *Corneilles* ; il a deux *Télémaques*.

Syntaxe.

Chap. I.—Le nom. (1)

I. ACCORD DU NOM.—1. En général, un nom qui a deux genres—ou deux formes pour ces genres—s'accorde avec le nom qu'il qualifie : " Marie devenait mon *avocate* et ma *patronne*."

(1) Voir *Gr. fr.* de Ragon, pages 177 et 197...

des barils d'huile, des tonnes de sardines, de poissons de toutes sortes nous font sentir leur présence. Et nous descendons du train pour descendre au vaisseau géant qui est là sous nos yeux, la quille dans l'eau qui clapotte à ses flancs.

Chose étonnante ! la même cabine nous réunissait tous les trois, comme trois associés pour le commerce de pelleterie chez les Esquimaux. Quelques jurons rances et moisis du cuisinier me donnèrent à entendre qu'il était un homme dangereux, de mauvais caractère, qui aimait à bafouer les croyances religieuses : il est plus digne de pitié que de haine.

Maintenant, chère sœur Marie, je dois m'arrêter, prendre du repos, disposer mon estomac au mal de mer. Prie pour moi qui t'aime sans mesure.

Ton frère LOUIS.

2. Par exception :—a) l'accord fait défaut entre le sujet et l'attribut ou l'apposition : "Quelques *paters* et *avés*, invisible *arc en ciel*."—les deux *Corneilles*, la gloire du théâtre français";—b) Il fait défaut pour le mot *témoïn* : " *témoïn* les regrets que j'éprouve."

II. COMPLÉMENT DÉTERMINANT UN NOM.—a) C'est le mot qui précise le sens d'un nom, le plus souvent à l'aide de la préposition *de*, *du*, *de la*, *des* : "pays *d'origine*, l'heure *du départ*, berceau *des Corneilles*."

b) Le complément déterminatif peut avoir parfois un double sens : "le Canada, ma patrie *d'adoption*," signifie *mon action* d'adopter le Canada pour *ma patrie* ; ou bien, *l'adoption* de ma personne *par le Canada*.

c) Le complément déterminatif s'unit au nom, qu'il précise, par d'autres prépositions, comme *à*, *pour*, *contre*, *en*, *sans*... : "pas une âme *à mon aide*," "leur amitié *pour moi*," "arc en ciel," "un homme *sans fortune*."

d) Le complément déterminatif prend le *sing.* ou le *plur.*, selon le sens ; très souvent l'un ou l'autre est correct : "Un baril *d'huile* ; un panier *de pommes* ; des fleurs *de toute sorte* ou *de toutes sortes*."

e) Le complément déterminatif, un pronom relatif, une épithète, peuvent accompagner un nom sans s'exclure : "Un homme *dangereux, de mauvais caractère, qui aime à bafouer les croyances religieuses*, est plus digne de compassion que de haine : il ne sait ce qu'il fait."

EXEMPLES DE CALQUE OU COPIE.

A.—Extrait de Fénelon. (1)

Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnait plus de son chant ; les nymphes qui la servaient n'osaient lui parler.

Elle se promenait souvent seule sur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordait son île ; mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisaient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avait vue tant de fois auprès d'elle.

Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes ; et elle était sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avait disparu à ses yeux.

B.—Imitations.

N.-B. — Nous renvoyons — numéro de janvier 1900 — au travail préalable à faire pour *comprendre, goûter, analyser* et employer ce passage de Fénelon, ainsi qu'à la Partie théorique du présent numéro.

I.—Ma mère était inconsolable de la mort prématurée de ma sœur. Dans sa douleur, elle se sentait comme malheureuse de lui survivre. Notre foyer, naguère si riant, ne résonnait plus de ses refrains joyeux ; les servantes et les voisines osaient à peine lui parler.

Souvent elle sortait seule au jardin : ni les fleurs, ni les ombrages, ni le chant des oiseaux ne pouvaient modérer sa douleur et sa tristesse. Tout lui rappelait l'ineffaçable souvenir de sa chère Agnès qu'elle y avait vue tant de fois auprès d'elle.

D'ordinaire elle demeurait assise, immobile dans son salon, le visage ruisselant de larmes, les regards sans cesse attachés au tableau qui lui retraçait les traits de l'enfant chérie, disparue pour toujours à ses yeux !

* *

II.—La perte d'un être aimé cause une douleur souvent inconsolable. L'on préfère la mort à la vie, parce que l'on se sent

(1) Voir REVUE LITT., année 1900, pp. 28-35 ; et page 46.

malheureux de survivre à celui qui n'est plus. Plus de chants, plus d'éclats de rire, plus de conversations enjouées : c'est la taciturnité morne que l'on aime, et les amis les plus intimes, gênés de ce silence, n'osent plus eux-mêmes le distraire de l'objet de sa douleur.

L'on recherche la solitude et l'isolement ; vaine poursuite ! car les lieux et les objets font revivre celui que l'on pleure, redoublent l'ennui et ravivent la plaie de sa disparition.

Souvent aussi, l'on se plaît à rester immobile, des heures entières, les yeux tournés vers un portrait, le cœur gonflé de tristesse, la gorge serrée de sanglots, et l'on se rappelle la personne aimée, et l'on gémit, et l'on pleure !

* * *

N.-B.—Rapprochons de ces idées celles que Chateaubriand exprime dans une *Prière chrétienne*, composée par lui, en 1826, à l'occasion du décès du duc de Montmorency : on verra ce que la résignation qu'inspire la foi ajoute aux sentiments païens de la nature.

Prière pour la perte d'une personne aimée.

J'ai senti que mon âme s'ennuyait de la vie. Il s'y est formé un grand vide, car la personne qui remplissait mes jours a passé.

Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous enlevé celui qui m'était cher ?

Heureux celui qui n'est jamais né, car il n'a pas connu les brisements de cœur et les défaillances de l'âme. Que vous ai-je fait, ô Seigneur, pour me traiter ainsi ? Notre amitié, nos entretiens, l'échange mutuel de nos cœurs, n'étaient-ils pas parfumés d'innocence ? Et pourquoi appesantir ainsi votre main sur un ver-misseau ? O mon Dieu, pardonnez à ma douleur insensée ! Je sens que je me plains injustement de votre rigueur. Ne vous avais-je pas oublié pendant le cours de cette amitié trompeuse ; ne portais-je pas à la créature un amour qui n'était dû qu'au Créateur ? Votre colère s'est animée en me voyant épris d'une poussière périssable ; vous avez vu que j'avais embarqué mon cœur sur les flots, que les flots, en s'écoulant, le déposeraient au fond de l'abîme.

Etre éternel, objet qui ne finit point et devant qui tout s'écroule, seule réalité permanente et stable, vous seul méritez que l'on s'attache à vous ; vous seul comblez les insatiables désirs de l'homme que vous portez dans vos mains. En vous aimant, plus d'inquiétudes, plus de crainte de perdre ce qu'on a choisi. Cet amour

réunit l'ardeur, la force, la douceur, une espérance infinie. En vous contemplant, ô beauté divine ! l'on sent avec transport que la mort n'étendra jamais ses horribles ombres sur vos traits immortels.

Mais, ô miracle bonté ! je retrouverai dans votre sein l'ami vertueux que j'ai perdu ! Je l'aimerai de nouveau par vous et en vous, et mon âme entière, en se donnant, se retrouvera unie à celle de mon ami. Notre attachement divin partagera alors votre éternité.

N° III.

IMITATION : — *LA DESCRIPTION.*

I.—*Les deux paysages.*

(*Texte.*)

L'Espagne n'a que deux paysages. ¹ Le premier, le moins commun, est la forêt, non pas la forêt de France, faite de chênes, d'ormes, de hêtres élancés, mais le bois clairsemé, le maquis sans routes, planté de chênes-verts aux formes rondes, qui dessinent des courbes sur le bleu net du ciel. ² Dans la saison d'automne, le soleil a fané la moisson d'herbes poussée entre les troncs des arbres. Il reste des tiges de lis rouges devenues couleur de terre, des touffes sèches de lavande, des chardons de six pieds de haut, si bien branchus, si dignes, si castillans d'attitude, qu'on les prendrait pour des candélabres d'église qui ne seraient jamais époussetés. ³ Mais la verdure des chênes ne change pas. A peine se ternit-elle, à cause de la poussière soulevée par les troupeaux, bandes de porcs noirs ou bruns errants à la glandée, bandes de moutons et de chèvres, que mène, au petit pas, un berger coiffé d'un chapeau pointu, enveloppé d'un manteau de bure traînant sur l'herbe. ⁴ La forêt, inexploitée, pillée plutôt par les habitants des bourgs voisins, solitaire, sans maisons de garde ni huttes de bûcherons, donne une impression de sauvagerie et d'abandon que ne donnent pas les nôtres.

⁵ Parfois, si elle couvre, comme il arrive, un plateau de montagne, elle descend tout à coup la pente d'un ravin, et laisse apercevoir, dans l'ouverture dentelée des chênes-verts, de grands

espaces de nuances claires, qui sont les plaines d'en bas, et où l'ombre des collines, les routes, les rochers, sont mêlés et disparaissent dans le poudroïement du soleil.

↳ Dès que l'on sort de là forêt, c'est le grand plateau désolé, pierreux et cependant cultivé. ¶ Presque une moitié de l'Espagne n'est ainsi, au printemps, qu'un vaste champ de blé vert ; en été, qu'un vaste champ de chaume, à l'horizon duquel se profilent, vifs ou brumeux d'arêtes, des cercles de montagnes. Parfois la plaine est tout unie jusqu'à son extrême bord ; les nuages pèsent sur la terre même, et le soleil se lève droit au-dessus d'un sillon. Tristes étendues, dont la Beauce elle-même ne peut donner l'idée. Il n'y a pas d'arbres, mais pas de fermes non plus. Les hommes qui labourent ce sol viennent des bourgs très éloignés l'un de l'autre, bâtis en pierre jaune ou en briques, et qu'on distinguerait à peine de la terre, sans la tour du clocher, rose dans la lumière. Ils arrivent le matin, les paysans de Castille, à cheval sur leurs petits ânes ; ils descendent de leur monture ; déchargent les provisions qu'elle porte dans les deux bâts attachés à son dos, et l'attellent à la plus primitive des charrues : un simple soc de bois muni d'un seul manche, avec lequel ils feront sauter, tant que le jour durera, un peu de poussière fertile et beaucoup de cailloux. ¶ Après les semailles, après la récolte, pendant des mois, l'espace, où rien n'est semé que le froment, le seigle et l'orge, demeure sans mouvement, comme un grand miroir craquelé par le soleil. La moindre tache, sur cette nappe d'un seul ton, attire aussitôt le regard : c'est une caravane de mulets noirs, qui passent, pomponnés de rouge, partis dès le matin, à l'heure où, dans les lointains immenses, on commence à voir le village, l'unique village de la plaine, plus petit et plus pâle devant soi qu'une fleur de centaurée sauvage ; c'est un troupeau de bœufs broutant, au ras des pierres qui font de l'ombre, les brins d'herbe échappés à la chaleur du midi ; c'est un simple sentier tracé dans les mottes, par la fantaisie des hommes et des bêtes, ou bien encore une fissure profonde, large de plusieurs mètres, aux bords de boue séchée, par où se sont précipitées, en hiver, les eaux les plus dévastatrices. Bien souvent il y a moins encore : un petit épervier, poursuivant je ne sais quoi dans cette désolation, glisse et semble porter, sur ses deux ailes fauves, toute la vie de la plaine.

Le proverbe espagnol, d'un mot, dit tout cela : "L'alouette qui voyage à travers la Castille doit emporter son grain."

Réné BAZIN (*Terre d'Espagne*, p. 98...)

LE CANADA.

(Imitation.)

Le Canada étale une grande variété de paysages. ¹ L'un, le plus commun, est la forêt, non pas la forêt de France, faite de chênes, d'ormes, de hêtres élancés, mais la forêt touffue et profonde, hérissant les cimes altières des cèdres, des pins, des érables, des trembles au milieu d'une plantureuse végétation d'arbrisseaux et d'arbustes, sur le flanc et le sommet des collines ou des montagnes, dessinant des courbes ou des voûtes immenses sur le bleu net du ciel. Dans la plaine, sur les bords des lacs tranquilles et déserts, l'incendie a laissé des traces désolantes : la forêt est une ruine de troncs calcinés, de géants renversés l'un sur l'autre comme des cadavres sur un champ de carnage, ou dressant vers le ciel leurs bras dénudés et noircis. Il reste encore dans ces décombres une grandiose idée de la vieille forêt, victime du fléau. ² En automne, le soleil a fané les feuilles, desséché les herbes poussées à l'ombre des dômes de verdure ; les réseaux de végétation qui s'entrelacent dans le sol s'enflamment aisément, et l'imprudence ou la malveillance allume, chaque année, l'un de ces désolants feux de forêts qui amènent d'irréparables désastres. ³ Mais la verdure des pins et des cèdres, que ne visite point l'étrincelle ennemie, ne change pas. Rien ne saurait la ternir ; et ce n'est que sur la lisière des routes poudreuses d'été que les bourrasques les voilent légèrement de poussière, lavée bientôt par les ondées abondantes des orages. Dans les clairières, au voisinage des fermes, paissent les troupeaux, tantôt parqués dans les clôtures formées de rondins superposés, tantôt à l'aventure de leur instinct, folâtrant au grand air de la liberté. ⁴ La forêt canadienne, inexploitée, ouverte à tout venant, solitaire, sans maisons de garde ni huttes de bûcherons, donne une impression de repos, de grandeur, d'indépendance que l'on ignore partout ailleurs. Mais elle s'anime à l'époque du retour des hommes de *chantiers*. Par eux les compagnies exploitent ses immenses ressources : la hache retentit du matin au soir, les arbres tombent, se laissent traîner vers la rivière voisine qui, chemin qui marche, les conduit flottants vers les scieries où on les débite avec d'énormes profits.

⁵ Ailleurs, la forêt au sommet des plateaux, sur la pente des ravins, est un ornement, offre une physionomie de paysage. Ici, elle ajoute à l'agrément l'utilité et la richesse. Et le défrichement

des forêts découvre un terrain neuf, généreux, riche pour la culture de toutes sortes de produits agricoles.

↳ Un autre aspect du sol canadien, plus rare et moins admiré, ce sont les espaces rocailleux, arides et incultes. La vaste étendue du terrain dispense ces régions de tout labour de culture : la bonne terre qui abonde fait dédaigner la mauvaise et l'ingrate.

¶ J'aime mieux promener mes regards sur les plaines fertiles qui s'étendent sur les deux rives du Saint-Laurent ou les bords du Richelieu. Au printemps, saison fugitive dans notre pays aux longs et rudes hivers, ces bandes se déroulent à perte de vue en guérêts de blé vert ; en été, ce n'est plus qu'un vaste champ de chaume, à l'horizon duquel se profilent les mamelons verdoyants ou les crêtes des Laurentides. Parfois la plaine est tout unie jusqu'à son bord extrême ; les nuages pèsent sur la terre même et le soleil se lève droit au-dessus d'un sillon. Il y a de loin en loin des bosquets d'arbres abritant les habitations, d'où l'on voit sortir le matin les laboureurs, les trains de culture, la légère voiture et le fringant, vigoureux, rapide petit cheval canadien qui se hâte vers la ville voisine. Ses congénères tirent la charrue, tournant la glèbe avec une sorte de lenteur active, pendant que l'on entend les chants des oiseaux, les cris ou les chants des hommes des champs, ou le mugissement des troupeaux qui paissent éparpillés aux environs.

¶ Chaque saison présente son caractère attrayant ; car tout est jeune, grandiose, surtout l'hiver. La perspective est alors captivante, soit au moment des *bordées* et des rafales de neige, soit sous un ciel étoilé, au froid vif et piquant comme les pointes d'un acier effilé. Il n'est rien de semblable en Europe, sinon dans les steppes de la Finlande et de la Russie. Les arbres se parent d'une frondaison cristallisée ; les fleuves revêtent un épais manteau de glace ; les plaines disparaissent sous les tapis de neige étincelante ; les chemins ne sont nulle part et sont partout ; les forêts, devenues silencieuses, craquent sous le fardeau des frimas ; les animaux se cantonnent dans leurs tanières, les oiseaux émigrent ou périssent, le gibier abonde et se laisse atteindre ; et l'homme, enveloppé de la dépouille des bêtes, voyage malgré les rigueurs de l'atmosphère, se livre aux travaux domestiques dans sa demeure bien chaude, fût-elle perdue sur le bord des lacs ou à l'entrée des forêts.

Les chaleurs intenses de l'été compensent les rigueurs de l'hiver. Et ainsi le Canada, avec la variété de ses paysages et la salubrité de son climat, est l'un des plus merveilleux pays du monde.

II.—LA FIN DU JOUR.

(Texte.)

Le soleil tomba derrière le rideau des arbres ; un rayon glissant à travers le dôme d'une futaie scintillait comme une escarboucle enchâssée dans le feuillage sombre ; la lumière, divergeant entre les troncs et les branches, projetait sur les gazons des colonnes croissantes et des arabesques mobiles.

En bas, c'étaient des lilas, des azalées, des lianes annelées aux herbes gigantesques ; en haut, des nuages, les uns fixes, promontoires ou vieilles tours, les autres flottants, fumées de rose ou cardées de soie. L'on voyait dans ces nues s'entr'ouvrir des gueules de four, s'amonceler des tas de braise, couler des rivières de lave ; tout était éclatant, radieux, doré, opulent, saturé de lumière.

À l'orient la lune reposait sur des collines lointaines ; à l'occident la voûte du ciel était fondue en une mer de diamants et de saphirs dans laquelle le soleil à demi plongé semblait se dissoudre. La terre, en adoration, semblait encenser le ciel, et l'ambre exhalé de son sein retombait sur elle en rosée comme la prière redescend sur celui qui prie.

Je me reposai auprès d'un massif d'arbres : son obscurité, glacée de lumière, formait la pénombre où j'étais assis. Des mouches luisantes brillaient parmi les arbrisseaux encrêpés et s'éclipsaient lorsqu'elles passaient dans les irradiations de la lune. L'on entendait le bruit du flux et du reflux du lac, les sauts du poisson d'or, le cri rare de la cane plongeuse.

CHATEAUBRIAND.

* * *

UN SOIR D'ÉTÉ À LACHINE.

(Imitation.)

Le soleil plongea dans les eaux du Saint-Laurent ; ses derniers rayons doraient le dôme du couvent des Sœurs de Sainte-Anne qui scintillait sur le fond d'un ciel pur ; la lumière, divergeant entre les arches du pont de Lachine, projetait sur les eaux courantes des gerbes argentées et des arabesques mobiles.

Sur l'autre rive, c'étaient les touffes d'arbres fruitiers tamisant les murs des habitations irōquoises de Caughnawaga, silencieusement drapé dans les souvenirs d'un passé qui se survit ; plus loin, des arcades de feuillage longeant des deux côtés le lac Saint-

Louis, puis se déroulant à travers le village de Lachine, formant une corbeille au milieu des eaux bleues du fleuve, se repliant ensuite sur les échancrures de la route qui mène aux rapides récemment endigués par l'exploitation électrique. Dans ce panorama, les bruits du jour se mouraient peu à peu ; au firmament, flottaient des nuages, les uns épais, sortes de promontoires ou de vieilles tours, les autres légers, bandes pourpres au soleil disparu et mêlées de moëlleux flocons de satin ou de moire. L'on voyait dans ces nues se former imperceptiblement des fantômes grotesques, des têtes de dragons, des corps d'animaux géants : l'imagination évoquait à plaisir les souvenirs de la fable antique, mais l'œil reposait si doucement sur ce fond lointain de rose, d'azur, de pourpre, saturé de lumière !

A l'orient la lune montait silencieuse au dessus des clameurs de Montréal ; à l'occident la voûte du ciel était soudain fondue en un océan de pierres précieuses scintillant sur la courbe azurée. La terre, calme et recueillie, semblait envoyer au ciel le parfum de sa prière du soir et attendre de la Providence la rosée du repos et de la paix nocturne.

Je me reposai auprès d'un massif d'érables, les pieds sur les galets du fleuve : son obscurité, glacée de lumière expirante, tissait les voiles qui m'enveloppaient. Des mouches luisantes brillaient dans les branchages inférieurs ou à fleur d'eau et produisaient un phénomène aussi gracieux que nouveau pour mon admiration. L'on entendait le bouillonnement des ondes courant sous les arches, les sauts du poisson happant sa proie ailée, le cri strident et le pesant roulement des locomotives dévorant les distances et annonçant l'heure de leur course vertigineuse.

N° IV.

VERS MIS EN PROSE.

PRIÈRE D'ESTHER.

O mon souverain Roi !
 Me voici donc tremblante et seule devant toi.
 Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
 Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
 Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
 Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.

Même tu lui promis de ta bouche sacrée
 Une postérité d'éternelle durée.
 Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;
 La nation chérie a violé sa foi ;
 Elle a répudié son époux et son père,
 Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.
 Maintenant elle sert sous un maître étranger.
 Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.
 Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
 Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
 Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
 Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
 Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
 Pourrait anéantir la foi de tes oracles,
 Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
 Le Saint que tu promets et que nous attendons ?
 Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
 Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
 Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;
 Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
 Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
 Tu sais combien je hais leur fêtes criminelles,
 Et que je mets au rang des profanations
 Leur table, leurs festins, et leurs libations ;
 Que même cette pompe où je suis condamnée,
 Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
 Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
 Seule, et dans le secret, je le foule à mes pieds ;
 Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
 Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
 J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
 Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
 Ce moment est venu : ma prompte obéissance
 Va d'un roi redoutable affronter la présence.
 C'est pour toi que je marche. Accompagne mes pas
 Devant ce fier lion qui ne te connaît pas.
 Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
 Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
 Les orages, les vents, les cieux te sont soumis :
 Tourne enfin sa fureur contre tes ennemis.

N.-B.—Il s'agit de rendre en prose les idées principales et secondaires en moins de mots possible, sans paraphraser en dehors ou à côté du texte, mais en brisant les rimes et la mesure.

O mon Roi suprême ! Me voici donc à vos pieds, seule, tremblante de frayeur. Dans mon enfance, mon père m'a dit mille fois qu'avec nous vous avez juré un pacte sacré, quand il plut à votre amour, désireux de s'assurer une nation fidèle, de faire choix de nos ancêtres. Même vous leur aviez promis une postérité d'une durée éternelle. Hélas ! ce peuple ingrat a transgressé votre loi ; la nation chérie a violé ses serments ; parjure, elle a répudié son époux, elle a renié son père, pour rendre à d'autres divinités un culte adultère et coupable. Et maintenant, sous un maître étranger, elle porte les chaînes de la servitude ; mais c'est peu d'être esclave, on la voudrait exterminer, Seigneur ! Insultant à nos pleurs, nos fiers vainqueurs imputent à leurs faux dieux le succès de leurs armes, et veulent le même jour et du même coup fatal abolir votre nom, votre peuple, vos autels. Est-ce ainsi que, après tant de miracles, un perfide pourrait anéantir l'accomplissement de vos promesses, ravir au genre humain votre don le plus cher, le Messie annoncé et que nous attendons ? Non, non, ne souffrez point que, ivres de notre sang, ces peuples barbares réduisent au silence les langues qui, seules dans tout l'univers, célèbrent vos bienfaits, et couvrez de confusion leurs vaines et fausses divinités !

Pour moi, Seigneur, que vous retenez parmi ces idolâtres, vous savez combien j'abhore leurs assemblées criminelles, vous savez que je mets au rang des abominations sacrilèges leurs festins et leurs libations. Même cette pompe royale à laquelle je me vois condamnée, ce bandeau dont il faut que j'orne mon front aux jours de solennités fastueuses, seule et sans témoin, je les foule à mes pieds ; à tous ces ornements menteurs je préfère la cendre de la pénitence et n'éprouve d'attrait que pour les larmes que je répands à vos genoux.

Seigneur, j'attendais l'heure marquée dans vos conseils pour oser prendre en main les intérêts de votre peuple. Gette heure est venue : sur le-champ j'obéis et je vais affronter la présence d'un prince redoutable. C'est pour vous, mon Dieu, que je tente cette démarche. guidez mes pas devant ce fier lion qui ne vous connaît point encore ; faites qu'en me voyant son courroux se désarme et prêtez à mes discours un charme qui lui plaise. La terre et les cieux sont soumis à vos ordres : tournez donc contre nos ennemis le glaive dont il menace notre tête !

IMITATION.—LE PORTRAIT, LES MAXIMES.

N.-B.—Il n'est pas un seul livre, croyons-nous, qui reproduise les procédés de La Bruyère — portraits, parallèles, maximes, réflexions morales, tours de la phrase, expressions variées et pittoresques — comme l'ouvrage si moral, si bien pensé, si courageux de M. L'HOMME, intitulé : *La Comédie d'aujourd'hui*. Il suffira d'en extraire quelques passages pour y découvrir l'imitation très personnelle des *Caractères* de La Bruyère.

A. — Les maximes et réflexions.

1. Les hommes, pour la plupart, bien qu'ils aient bonne opinion d'eux-mêmes, ne se contentent pas de la conscience qu'ils ont de leur mérite. Ils veulent des dignités, des charges, des honneurs qui les relèvent à leurs propres yeux et dont les autres sont éblouis.

2. Le goût, dans les ouvrages de l'esprit, n'est pas inutile aux mœurs ; il est, comme on l'a dit justement, l'arbitre des bienséances. Il fait régner dans les livres et dans la société une politesse qui suffit seule à décrier tous les excès.

Les grands siècles de l'humanité se reconnaissent à ce signe : le vice s'y rencontre, mais il ne s'étale pas. Le bon sens règle les mœurs comme le style. Quand le mal va, tête levée, on peut affirmer que la littérature est corrompue. Le sentiment de la décence n'existe plus ; les instincts sont débridés ; la bête humaine se donne carrière. Le débraillé de la vie apparaît aussi dans le livre.

Demandez-vous quelle figure aurait faite un Zola, quand nos écrivains s'appelaient Bossuet, Racine, La Bruyère. Quel abaissement misérable de l'esprit, de la raison, de la décence ne révèle pas ce fait seul que l'auteur de *Nana* et de *la Terre* a été le Président de la Société des gens de Lettres ! Quelle abjection pour nous et quel honte devant la postérité !...

3. S'il y avait encore, quelque part, un homme qui fût capable d'écrire un roman honnête, d'un style sain et propre à réjouir les braves gens et les lettrés, on peut affirmer que son livre n'aurait pas de succès.

En littérature, plus on s'est mis à la portée des sots, plus on a de lecteurs.

4. La littérature classique repose sur un fond de raison ; elle est l'œuvre d'hommes très différents qui auraient reçu la même

éducation. Ils mettaient leur honneur à bien penser et à bien écrire ; ils aimaient fortement le bon sens ; ils n'étaient contents que s'ils étaient parvenus à exprimer clairement des idées dont chacun pût d'abord sentir la justesse...

5. Le journal a surexcité jusqu'à l'infini la vanité des hommes.

6. Le peuple ne comprend ni la simplicité ni la vraie grandeur. Tout est perdu depuis qu'on écrit pour lui et qu'il veut tout juger.

B.—Les portraits.

HUGUES LE ROUX mérite bien qu'on le propose en exemple aux jeunes gens. Il a donné la preuve que la persévérance conduit à tout. Rien ne le disposait au métier d'auteur ; il l'a fait, pendant quinze ans et plus, et il n'est pas moins maladroit qu'au premier jour. Il a, comme Charette, l'art de parler beaucoup sans rien dire.

Il est romancier, critique, conteur, tout ce qu'il veut ; il n'a pas de vocation ; il n'aime rien, mais il entreprend tout. Son style n'a ni qualités, ni défauts ; il coule morne et terne, il est sans force et sans saveur. Il semble être fait pour être lu sur une table de café, dans le bruit des conversations, par des oisifs qui se résignent à l'ennui. Il ne sort de là ni bien, ni mal. On perd son temps à cette lecture, comme on le perd à jouer aux cartes, au domino ou au billard ; le profit est exactement le même.

Hugues Le Roux pourra faire ce métier jusqu'à cent ans ; il ne se fatiguera point, il ne déclinera pas, il ne laissera jamais ses lecteurs... Il gagne sa vie, il est connu du public, il est même possible, car tout arrive, qu'il ait quelques admirateurs. En faut-il plus et n'a-t-il pas tiré profit de son mérite ? S'il avait été capable de se connaître, il serait clerc, avoué, professeur peut-être, et, comme tel, officier d'Académie. Il a cru justement qu'il pouvait mieux ; il a beaucoup écrit, comme il convient à qui ne perd pas son temps à penser, et il s'est fort avancé dans " la partie des lettres."

Je répète que cet exemple est encourageant pour la jeunesse ; il apprend à chacun qu'il ne faut au métier d'écrire, ni naturel, ni préparation ; une confiance aveugle en soi-même et une résolution bien arrêtée de parler de tout à tort et à travers y suffisent et mènent fort loin. Je sais bien que les connaisseurs n'y sont pas pris, mais ils sont rares.

Hugues Le Roux, d'ailleurs, et ses pareils ne travaillent point pour ceux-là. Ils ne pèsent pas les suffrages, ils les comptent ; ils s'estiment au tribut qu'ils tirent de leurs ouvrages, et ils se gaussent des esprits attardés qui réfléchissent, qui prennent le temps d'écrire, qui raturent et qui effacent ; ils savent bien que ceux-là n'iront pas loin.

(Chap. III. *Les Journalistes.*)

* *

— “ Mes livres, dit ZOLA, se tirent à cent cinquante mille exemplaires ; ils sont reproduits par d'innombrables journaux ; ils sont traduits dans toutes les langues : ma réputation est universelle ; j'ai rempli le monde du bruit de mon nom, et le temps n'étouffera pas ma renommée. ” — Prenez-y garde. Le peuple vous lit parce que vous êtes hardi, grossier, malpropre ; il reconnaît en vous tous ses mauvais instincts ; il est fier de voir qu'on ose imprimer son jargon, écrire ses gros mots, mettre sur le papier les expressions ignobles qu'il a sans cesse à la bouche ; tout cela lui plaît et le flatte. De médiocres artistes s'éprennent de vos descriptions ; ils vous croient fort parce que vous accumulez les détails ; ils ne savent pas que c'est au choix et non pas au nombre des mots qu'on reconnaît les maîtres. Les vrais lettrés vous dédaignent ; ils protestent contre l'engouement de la foule ; ils vous refusent toutes les qualités dont elle vous gratifie. — Ils sont, dites-vous, en petit nombre, et leurs protestations ne sont pas entendues. — C'est vrai ; mais, ils penseront demain comme aujourd'hui. La foule, elle, changera d'avis ; elle s'éprendra de vos disciples plus hardis que vous ; il se peut aussi qu'elle passe à vos ennemis d'aujourd'hui, aux romanesques, aux psychologues, aux idéalistes. Elle est inconstante ; elle change à tout moment de favoris ; elle n'obéit qu'à ses caprices. Dans vingt ans, vous n'aurez plus pour juges que des lettrés ; or, ils sont aujourd'hui contre vous, et, comme leurs jugements sont fondés sur la raison, ils ne se déjugent pas.

(p. 258.)

* *

LE POÈTE.

— Avez-*lu* les dernières stances de PHILIPPE ? — Non. — Lisez-les bien vite. Quelles rimes ! quel feu ! quels traits ! C'est de l'or et c'est aussi du marbre. — Où les trouverai-je ? — En voici une

copie. Philippe ne se fait pas imprimer ; il colporte ses vers de salon en salon ; il a des amis qui les récite quand on les en presse. On se les passe discrètement ; on les reçoit comme un trésor. Savourez, de grâce, ce morceau. — Je le lis : c'est sonore et vide. Les mots brillent, mais je cherche en vain une idée et un sentiment. Philippe est un habile homme : il connaît le prix du mystère ; il se fait tout doucement son public. Son heure viendra. Quand il aura de proche en proche séduit les salons et la critique, il publiera son livre. Quel tapage ! quelle gloire ! Le plein jour succède au crépuscule. Philippe rayonne, il éblouit le monde ; toutes les voix s'enflent pour chanter ses louanges. J'admire cet homme ; il a mit dix ans à conquérir son public, mais quel art ! quels ménagements ! quelle stratégie ! Il lui en aurait moins coûté pour faire un bon ouvrage. Le poète n'est pas toujours un rêveur qui s'en va le nez au vent et les yeux au ciel ; quand il se mêle d'être habile, c'est le plus consommé des diplomates. Il prépare adroitement ses voies, il va vers son but par des replis et des détours, il circonviend le public, il le flatte, il le gagne, il l'enquinaude. Comme il attend son heure ! Comme il sait marquer le pas ! Comme il a l'air de se réjouir du son discret des flûtes, lui qui n'aime que les clairons et les tambours ! Ils éclatent enfin. Philippe redresse sa taille ; il dépouille sa modestie, il jette son masque. Il va d'un pas brusque, la tête en arrière, l'œil hardi ; son orgueil, longtemps contenu, déborde ; sa pétulance se donne carrière. Il se montre partout, il se gonfle, il s'étale ; c'est un paon qui déploie son panache. On dirait qu'il se venge d'avoir été longtemps modeste. Il n'a plus de rôle à jouer, il est enfin lui-même. Quelle vanité ! — Ma gloire est établie, dit-il ; l'Académie va la consacrer ; Boissier me trouve mûr pour elle ; il m'a fait signe.

(pp. 13, 14.)



AMPLIFICATION.

N.-B.—A côté de l'*imitation* se place l'*amplification* qui consiste à développer les idées par le style, de manière à leur donner plus d'étendue, de relief, d'ornement, d'agrément. Il serait facile de proposer des sujets intéressants, comme ceux-ci :

1. **Portrait de l'élève studieux et du paresseux** (imité de La Bruyère).

2. **Le torrent** ; — 3. **Le cercueil** ; — 4. **La littérature** ; — 5. **La poésie**, etc., etc.

Prenons, par exemple, le sujet suivant, applicable aux élèves des deux sexes pour le fond, spécial cependant dans sa donnée :

La formation intellectuelle de la jeune fille au pensionnat.

(Développement.)

Plus le jour s'incline sur l'horizon de la vie, plus on estime que l'art de la parole est délicat et périlleux. Péril et délicatesse prennent un relief plus saillant encore, en présence d'un auditoire de pensionnat. L'on se sent appelé à toucher aux âmes qui écoutent ; et c'est un art difficile de toucher à des corolles sans les froisser ni les rompre.

Et cependant il le faut : c'est un devoir qu'on ne saurait décliner ; c'est une mission qui est l'écho de celle du Maître divin ; c'est un plaisir aussi, et l'on souhaite que ce soit un profit pour les esprits et les cœurs.

Dans ce dessein, tentons un essai tout modeste sur la formation de la jeune fille au pensionnat.

* * *

“L'égalité de l'homme et de la femme, a-t-on dit, n'existe que sur le terrain de l'âme.” A mes yeux donc, l'âme de ma mère est égale à celle de mon père, l'âme de ma sœur à la mienne.

Qu'est-ce donc que l'âme de ma sœur, de sept à vingt ans ? Cette âme est un esprit immatériel, raisonnable, doué de conscience ; elle est intelligence et volonté, puis imagination et mémoire, enfin sensibilité et cœur.

Sensibilité, n'est-ce pas ? L'âme de ma sœur fait donc usage de ses sens, de ses yeux pour regarder, de ses oreilles pour entendre, de sa langue pour répondre, de sa main pour écrire.

Imaginez ma sœur au seuil de sa carrière, à son entrée au pensionnat, âgée de sept à huit ans. Quelle formation recevra cette âme encore tendre ? Elle doit recevoir d'abord

a) *la formation sensible de l'enfant*. C'est bien le premier degré de l'instruction qu'il s'agit d'imprimer sur cette surface de cire molle, délicate, peu consistante, presque mobile comme un liquide.

La voyez-vous d'ici la petite, assise en classe, au milieu d'un groupe de compagnes de son âge ? Elle roule un œil un peu distrait, curieux surtout, affamé de voir, de tout voir. On va la prendre... par les *yeux* ; oui, par les yeux qui aperçoivent de gros traits noirs — sur un carton ou dans un livre ; de gros chiffres 1. 2. 3... 10 sur le tableau noir ; des bâtons, des courbes, des ronds dans son modèle d'écriture. — Sa maîtresse la prend aussi... par les *oreilles*, à l'aide d'une série de questions, de signes peut-être, de chant même, de mots et de phrases, le tout à retenir par cœur, sans le secours d'aucun livre, d'aucun cahier. Elle la prend... par la *langue*, impatiente de répondre, sans même accorder à l'esprit le temps de réfléchir — à son âge naturellement l'on parle d'abord et l'on pense ensuite — langue désireuse de dire son petit boniment du matin ou de la veille : et certes, elle ne dit pas trop mal sa leçon de catéchisme ou de littérature élémentaire. C'est que sa *mémoire*, endormie dès le berceau, comme le grain sous les neiges d'hiver, s'éveille pour la première fois ; c'est que sa jeune *imagination* apprête, en frétilant, l'essor de ses ailes, dans les essais divers que ramènent les jours, les semaines, les mois fugitifs et monotones.

L'année s'enfuit ainsi ; puis une autre puis une troisième et une quatrième : la petite sœur embrasse sa douzième ou treizième année ; et l'on admire la moisson de ses connaissances déjà verdoyante et vigoureuse sur sa tige : c'est l'espérance en fleur !

Jusque là, la trame de sa formation ne s'est déroulée que sur le terrain des sens, constituant le tissu transparent des impressions, des sensations, des perceptions ; c'est laisser entendre que l'intelligence — ainsi que ses servantes qui se nomment l'attention, la réflexion, la mémoire supérieure... — n'a presque rien fait encore de solide et de durable ; c'est laisser comprendre que le jugement et la raison, proches parents du goût, son restés indolents et inactifs, là-bas, sous les lambris dorés du château de l'âme. S'il vous plaisait d'en faire la preuve, dites à la petite sœur, maintenant

grandelette, de vous servir proprement une fable de La Fontaine, une ode religieuse de Lamartine ou de V. Hugo : sur-le-champ elle vous présentera ce régal de sa façon. La rapidité de son débit, la prestesse de ses organes, la volubilité de son élocution, la fausse liaison des mots ou leur accouplement bizarre, les arrêts supprimés, les enjambements prohibés, en un mot une course au clocher à perte d'haleine, produisant les battements de cœur d'une légitime émotion, suggère à l'enfant l'illusion du savoir, à ses parents l'orgueil de l'entendre — et de la faire entendre —, aux ignorants un enthousiasme en points d'exclamation, aux connaisseurs un sourire de compassion... non, de sympathique encouragement.

La formation *sensible* a suivi sa marche naturelle, à travers l'avenue ombreuse des sens et des facultés animales, dans un clair-obscur tamisé par des flots de vapeur, qui laisse entrevoir à l'extrémité de l'avenue, au fond de ces rangées de plantations visibles, verdâtres, charmantes même, mignonnes surtout, la somptueuse demeure de la reine des facultés, la volonté libre mais aveugle, et de l'intelligence, sa sœur, la douce Antigone de sa cécité.

Non pas que je prétende avancer que, avant sa douzième année, ma petite sœur n'ait *point du tout* aperçu et rencontré ces princesses royales : son imagination et sa mémoire les ont reconnues, saluées avec sourire, leur ont fait présent de beaucoup de fleurs, de bouquets, de gâteaux exquis, de tissus argentés, de broderies d'or et de soie, de colliers de perles, de force sérénades musicales. Mais ces airs et cette verroterie n'étant que joujous à leur estime, elles réclament plus et mieux pour traverser l'océan de la vie et atteindre sans trop de pleurs au port de la gloire éternelle.

Mais j'entends affirmer que les facultés servantes ont jusque-là emmagasiné les denrées et les fruits : ce que la petite sœur a approvisionné de grammaire, d'histoire et de géographie, de prose et de poésie, de calcul et de dessin, de musique même, ne dépasse point encore — ou très peu, trop peu — le domaine de la *sensibilité*, acquisitions plus brillantes que solides, plus apparentes que réelles, plus enfantines que viriles, plus superficielles que profondes. franchement, je ne saurais me contenter pour elle de semblables provisions en vue de l'avenir.

* * *

Et comme les années passent... à mesure que je vous parle d'elle, je la trouve à *quinse* ou *seize* ans, toujours asservie sous la pression de ces mêmes facultés intérieures, matérielles,

organiques, terre à terre. Par malheur, elle manque d'ailes pour prendre, comme l'oiseau, l'essor qui l'emporterait au-dessus de la poussière d'été, des frimas d'hiver, des feuilles mortes d'automne qui gémissent sous nos pieds.

Par malheur, son âme, à elle aussi, paraîtra au dehors enjolivée d'une médiocrité banale, inutile, nuisible que j'appellerai, après d'autres :

b) *la formation décorative de la jeune fille*, — qui l'arrête au seuil des connaissances sérieuses, utilitaires, expérimentales. Formation d'apparat et de galerie, toute de surface comme du reste les œuvres du *décorateur*, formation, instruction, peu importe le nom, qui ne conspire qu'à mettre en valeur la personnalité extérieure de cette pauvre jeune fille... qui est ma sœur !

Voilà la seconde formation qui s'est associée à la formation *sensible* de tout-à-l'heure. En effet, ses *yeux* dévorent les pages d'un livre avec gloutonnerie, mais c'est pour le plaisir de la curiosité et la dévouerte de régions inconnues ; c'est pour bercer son *imagination* en rêves clair-obscur, en perspectives de pays fantastiques, sans roi, sans peuple, sans frontière. Au lieu d'une abeille qui butine utilement, c'est un frelon ou une guêpe vorace autant qu'inutile : serait-elle nuisible un jour ? Ses *mains* tuient agiles sur le piano, ou font vibrer des cordes sonores, crayonnent une fleur, dessinent un vase qui va la supporter ou la table qui les reçoit : tissent-elles aussi une broderie, manient-elles l'aiguille, noueraient-elles un élégant crochet ? Son *imagination* voltige, papillonne, le jour et la nuit, se pose rarement dans le réel de la vie, s'envole au loin, s'égare, se perd, s'exalte même à l'insu de la raison, puis retombe de tout son poids sur le *cœur* qui saigne, sur la *sensibilité* meurtrie de plaies cachées et qui pleure dans l'isolement, tandis que sa *mémoire*, la mémoire locale, mécanique, superficielle récite, récite encore et toujours... si elle est heureuse : l'enfant à dix-sept ans est encore une enfant ; quand l'adolescence aura-t-elle son heure ?

Et l'*âme*, dira-t-on avec anxiété ! — Elle dort, l'âme de ma sœur ! Si elle se réveille, la formation décorative — on s'en aperçoit bien vite — a développé en elle à peu près exclusivement un germe vulgaire... la *vanité* ! L'étude envahissante et étourdissante de l'art est confinée aux arts d'agrément. De là, les talents que produit cette étude, talents factices, destinés à briller au dehors à nuire au dedans, à l'âme, à sa vie sérieuse, puisque cette formation sans profondeur n'éclaire rien, n'alimente rien.

Quoi ! de huit à dix-sept ans, c'est là la conquête mesquine de cette petite âme qui m'est si chère ! Comment ! ces huit années ont abouti au développement prépondérant de la mémoire inférieure, de l'imagination déjà si vive, du goût purement artistique dans ce qu'il offre de plus élémentaire !... Est-ce assez méconnaître à la fois et la nature de l'âme en général qui aspire à monter plus encore qu'à s'étendre, et la mission sociale de la jeune fille, et demain de la femme chrétienne !... J'avais toujours pensé qu'élever et former une âme d'enfant, c'était la construire en dedans, et non en dehors comme un édifice en granit, en marbre, en diamant même.

Il faut donc revenir au principe, à savoir que "l'égalité de l'homme et de la femme n'existe que sur le terrain de l'âme." Or, la formation exclusivement sensible et décorative est impuissante à balancer cette égalité si noble et si enviable : donc, seule la formation intellectuelle aura le privilège de la garantir, de la consolider au sein de toute société.

* * *

Et sur cette question extrêmement importante, singulièrement actuelle, sur

c) *la formation intellectuelle de la jeune fille* au pensionnat, il y a longtemps que Mgr Dupanloup — un habile, un expert, un docteur en la matière — a écrit ce très beau mot, qui résume toute son œuvre éducatrice :

" Il faut former des femmes de bon sens qui se décident et agissent, toute leur vie, d'après les principes de la raison et de la foi ! "

C'est parfait : la question est lumineusement posée, concise même dans son ampleur. Et pour lui donner tout le relief qu'elle mérite, je reviens à ma petite sœur — qui a treize ans en ce moment, et qui en comptera dix-huit ou dix-neuf, quand j'aurai fini d'en parler.

" Il faut en former une femme de bon sens, qui agisse d'après la raison." Je crois bien, en effet, la pauvre enfant a une âme, une intelligence, un jugement, du bon sens : je dirai même en passant un mot indirect à son éloge : nos petits joueurs de *foot-ball* font moins qu'elle usage de leur jugement littéraire, à pareil âge.

Or son intelligence a faim d'idées, de pensées, de connaissances qui lui font disette dans son esprit. Comment les pourra-t-elle acquérir ? Par la *réflexion* et par l'*observation*.

Tout à l'heure, à huit ans, elle m'a récité une fable, mettons "La Cigale et la Fourmi" ou "Le Loup et l'Agneau." Sa mémoire — je l'ai dit — est heureuse, mais l'intelligence !... elle est paresseuse, dirai-je mieux — ignorante et en apprentissage ? Il importe peu ; en vérité l'enfant ne sait pas *réfléchir*. Je lui demande donc : — "Marie, veux-tu me dire quelle leçon est enseignée dans la fable "La Cigale et la Fourmi ; — et quelle pensée dominante ressort de celle du Loup et de l'Agneau" ?

Sa langue est muette. — "Réfléchis donc, ma chère !" — Elle ne trouve rien. Eh bien ! voici :

— "La Cigale est malheureuse par sa faute ; la fourmi s'est enrichie par son travail : l'une hautaine et dure, refuse de secourir l'autre, volage et insouciant : il faut donc éviter l'imprévoyance et secourir les malheureux. — Feras-tu ainsi, plus tard, quand tu sera grande ?..."

Je vous laissent à deviner sa réponse.

— "Le loup tue l'agneau qui ne peut se détendre ; l'agneau a pour lui le droit de boire au ruisseau : le plus fort a-t-il le droit de faire du mal au faible ? — Plus tard si tu as raison, abuseras-tu de ta force, de ton droit contre l'innocence et la faiblesse ?..."

Et petite sœur a compris ; son *bon sens* est éclairé de pensées, de vérités, de principes de raison et de morale, à l'aide des vers charmants d'une... fable. Elle a touché du doigt qu'il ne suffit point de la graver dans sa mémoire, et qu'il est indispensable d'en comprendre la donnée pratique. Un jour, à l'heure venue, elle saura "se décider et agir" comme une femme de sens et de raison. — Voilà l'initiation de sa formation intellectuelle ; puis elle prendra l'habitude d'interroger la portée des autres fables qu'elle étudiera dans la suite.

Jugez dès lors des transformations de l'âme de cette enfant, si l'on fait appel au même procédé de *réflexion* dans l'étude des diverses matières de l'enseignement au pensionnat : religion, histoire, littérature, lecture.

J'ai prononcé le mot *lecture*. Lire, bien lire, en prenant des notes ennuyeuses... mais fructueuses, analysant les récits, les peintures, les développements, cassant le noyau qui couvre l'idée, l'image, le sentiment, voilà le grand auxiliaire, la mine d'or ou de diamant de la formation intellectuelle ; c'est le complément de l'*observation*. Comprenez bien le mot : *observer*, c'est regarder avec attention, avec son bon sens, avec sa raison — et si je montais plus haut —, avec

sa foi. Or, ce qui fait défaut à ma sœur qui a maintenant seize à dix-sept ans, c'est l'absence d'examen d'elle-même, c'est l'inertie de la réflexion, la nonchalance de l'observation des choses, des personnes, des événements. La lecture, si elle est bien dirigée, sera le ressort qui mettra en activité ses facultés supérieures, en lui montrant comment les bons esprits ont observé la nature, l'homme, l'âme, la société, Dieu.

Sans lecture, cette pauvre jeune fille ne conçoit point d'idées ; sécheresse, aridité, indigence même de termes, de tours et d'expressions. Point de formation intellectuelle ! Avec des lectures romanesques, même résultat ; car elle a mal lu, sans réflexion, sans ordre, sans analyse, sans assimilation : le *roman* est essentiellement une fantaisie, un effroyable gaspillage de temps, un dévergondage cruel de l'imagination, un persifflage idiot de la sensibilité, une ridicule torture du cœur, ce trône royal de Jésus : c'est ce qu'il fallait reléguer en dernier lieu, au plus haut rayon de sa bibliothèque.

Que n'a-t-elle lu et relu deux grands maîtres : Chateaubriand et L. Veuillot, je ne dis pas les œuvres de Chateaubriand indistinctement : non ! non ! mais le "Génie du Christianisme" et surtout les "Mémoires d'Outre-tombe," son chef-d'œuvre ; et de Louis Veuillot, à peu près tout ! Que n'a-t-elle pris goût aux récits de voyage — de M. de Vogüé, de René Bazin, M. de Beauregard, de X. Marmier, — aux volumes d'histoire bien écrits, qui sont si nombreux, — aux œuvres de littérature, aux chefs-d'œuvre des grands maîtres ! Cette grandette jeune fille, qui savoure tant les arts d'agrément, n'a rien lu de Mme de Sévigné, de la Comtesse de Ségur, de Montalembert, de Lacordaire. Elle n'observe rien autour d'elle — sinon ce qui flatte son imagination et sa sensibilité : elle a vu la *rosée*, et se sent incapable de composée trente ou quarante lignes sur ce mot ; elle tient en main une *aiguille*, elle ne peut rien inventer sur l'utilité, la nécessité, les avantages de ce modeste bout d'acier. Elle regarde sa *main* : essaiera-t-elle une description sur les *yeux*, sur la *main* humaine ? Son pied heurte les *feuilles* tombées et mortes : écrirait-elle un essai de sa façon sur le *piéd* ou sur la *feuille* ?... Et si l'on passe aux idées plus complexes, à un *paysage*, qu'elle a contemplé l'été dernier, à un *enterrement*, à une *première communion*, .. que sais-je encore ? si elle ose entreprendre un tableau, une narration, un portrait, un portrait, un parallèle, une analyse littéraire, elle produit une

ébauche sans ordre, sans plan, sans gradation, sans nouveauté, sans aisance, sans intérêt, sans style personnel.

Où est donc — je le demande — sa formation intellectuelle ? Comment concevra-t-elle le ton et l'ajustement convenable d'une lettre ? Quelle conversation, pétillante d'esprit, attrayante par son intérêt, ses allusions, ses anecdotes, ses rapprochements, si la lecture avait garni les rayons de son cerveau ! Hélas ! pas une réminiscence ne vient agrémenter les monotones racontars de chaque veillée !... Sa vie à elle s'usera-t-elle à jouer du piano, à lire des fadaises poétiques ou ramonesques, à s'é mouvoir, peut-être à pleurer sur un feuilleton qui n'offre aucun fruit pratique, ridicule, sot et faux, parce qu'il est, la plupart du temps, en dehors de la nature vraie, de la vie réelle, contre l'art, contre l'idéal d'élévation morale qui nourrit l'âme et enseigne la pratique des vertus.

J'ai peur et je tremble pour son avenir que je voudrais sans nuage et ensoleillé, noble et digne, riche pour elle et pour les siens. J'ai peur, parce que bientôt, quand se lèvera l'aube sur ses dix-neuf ou vingt ans, au lieu d'une "femme de bon sens," voltigera une âme décorative, glissant sur les vagues de l'imagination vaporeuse, nageant dans les flots d'une atmosphère raréfiée qui étouffe les poumons et gêne les réguliers battements du cœur, laisse s'étioier la raison, rabougir le jugement, amollit son caractère, la dégoûte de ses devoirs prosaïques, en l'enfonçant dans le gouffre du sensualisme, de la fainéantise, du fatal désœuvrement, — hormis la peine de se produire en public, de varier ses promenades et ses visites, — hormis le labeur de nuire à son propre bonheur et de faner la joie d'autrui.

Je tremble pour son avenir, parce qu'elle est aveugle sur "les principes de la raison, de la conscience et peut-être de la foi."

Mais je me réjouis et je tressaille d'aise, si elle raisonne sa religion, sa piété, sa valeur morale, sa mission qui est analogue à celle de Marie Immaculée ; si, au sortir de son cours d'études, elle s'est formée des convictions religieuses vraiment inébranlables, éclairée sur les dogmes qu'elle doit croire, sur la morale qu'elle doit pratiquer, sur les vertus qui sont l'ornement, les bijoux, les pierreries de son âme, sur le culte et la fréquentation des sacrements. Je me réjouis si elle a trempé sa volonté au contact des grandes âmes — comme celle de Joas et d'Abner dans l'*Athalie* de Racine, comme Esther et Mardochée, comme celle d'Anne de Gonzague et de Marie Thérèse dans les Oraisons funé-

bres de Bossuet ; si elle a fréquenté les maximes, les portraits, les fines et judicieuses observations de La Bruyère, dont les *Caractères* doublent d'avance l'expérience et aiguïsent tant et si bien les facultés supérieures des esprits qui les étudient nuit et jour. Je me réjouis si ma sœur, devenue enfin une " femme de bon sens " connaît elle-même son âme, apprenant à contrôler ses impressions par ses réflexions, discernant l'intervention de l'appétit des sens, la hiérarchie de ses facultés, les unes inférieures, de la mémoire, l'imagination et la sensibilité qu'elles ne saurait plus confondre avec sa conscience et ses obligations, avec sa raison et ses droits, avec sa volonté et sa liberté inaliénable et responsable. Je me réjouis de l'espoir prochain qu'elle saura demain " se décider et agir ", qu'elle saura " toute sa vie " se déterminer d'après " les lumières de sa raison et les principes de sa foi. " Alors se connaissant elle-même, connaissant bien son âme et ses facultés diverses, son caractère et ses faiblesses, son cœur et ses inclinations, sa mission et ses prérogatives incomparables, elle entrera en jouissance du merveilleux talent de former, de diriger, d'ennoblir, de sauver d'autres âmes, à côté d'elle, autour d'elle, au-dessous d'elle. N'est-ce pas à nos mères que nous nous sentons redevables de ce que nous sommes ?

* * *

En résumé, la formation *sensible* convient à l'enfant, car elle se fonde sur les lois de la nature. Elle dure, un peu plus ou un peu moins, du premier jour au dernier qui achève l'instruction au pensionnat. Elle est insuffisante néanmoins, si elle ne se pénètre de bon sens, de raison, de réflexion.

La formation *décorative* est un élément secondaire, à reléguer à l'arrière-plan, assez loin derrière la formation intellectuelle, morale, religieuse. Lui assigner le rang principal et dominant serait une monstruosité, l'on pourrait dire presque un crime contre la famille, contre la société, contre la jeune âme qui en deviendrait la victime. Je permets à ma sœur de goûter aux arts d'agrément, à la lecture de quelques romans honnêtes et bien écrits ; mais la concession, je la veux subordonner aux principes de la formation son tact, de son bon sens, de sa raison, de son jugement : avant et au-dessus de la fantaisie, du dessin, de la musique, je veux une jeune fille qui ait de la tête, du caractère, des convictions et une volonté, un esprit réfléchi et observateur, réel et pratique.

Il reste donc établi que l'intelligence et la volonté doivent présider en princesses et en reines au début, à la continuation, à l'achèvement de la formation des jeunes filles (et sans doute aussi des jeunes gens) : c'est l'exigence même de leur nature, de leur mission sociale, le fondement incontestable de leur égalité — souvent peut-être, et c'est un honneur et un bonheur, — de leur supériorité sur l'homme.

Et si l'on en voulait un exemple de premier ordre, on le trouve sous la main, dans la rayonnante physionomie d'une sainte. Tant que notre société contemporaine n'aura pas produit, écrit de la main d'une femme, un gros volume in-folio très compact, intitulé : " Les œuvres de sainte Térése," elle est fort mal venue de jeter sur le passé le discrédit de son réalisme, le mépris de son naturalisme bouffi d'orgueil et de purulence : il est bien permis, je pense, de tourner le dos à G. Sand pour m'incliner devant Térése la Carmélite. Voilà une âme sans formation décorative, moulée à la formation intellectuelle qui en fait, aux regards de la postérité entière, " une femme de bon sens qui s'est décidée, qui a su agir, toute sa vie, d'après les principes de la raison et de la foi."

Mon Dieu, donnez au Canada des âmes de jeunes pensionnaires ainsi trempées, des femmes d'une semblable étoffe : donnez-nous des Téréses de Jésus !



J. L. HUDON

144 RUE RIDEAU,

OTTAWA.



Pianos et Orgues de choix

J'en ai pour tous les goûts,
Paiements très faciles.

Petits instruments de musique et accessoires de tous genres.

Le seul magasin de la ville qui ait un assortiment général de musique française : Romances, Chansonnettes, Chansons comiques, etc.

Un joli choix de jolies choses. Chansonnettes à l'usage des Pensionnats, Collèges, etc., avec accompagnement de piano, ornées de jolies gravures : (envoyés franco sur réception de 35c en estampille ou autrement).

Toujours en magasin :

Les œuvres complètes de A. SCHMOLL, en 12 grades, pour piano.—(Détails au prochain numéro.)

La collection entière des œuvres si hautement prisées de l'abbé W. MOREAU.—(Détails au prochaine numéro.)

Aussi tous les ouvrages de Battmann.

Chansonniers : l'Ecrin Musical, l'Ecrin du Chanteur, le Plaisir au Salon, l'Ami du Chanteur, Chansons Populaires Canadiennes, harmonisé par Ach. Fortier ; Chansons comiques, La Lyre Musicale, La Muse Canadienne, etc. etc. etc.

Toute la musique et les romances de Cécile Chaminade
Ordres par la malle promptement exécutés.

☛ Nous recommandons le commissionnaire suivant pour l'achat des livres à

- PARIS -

LOUIS LAISNEY, Libraire,

7, Place de la Sorbonne, 7

PARIS.

Livres neufs et d'occasion : LITTÉRATURE, HISTOIRE, SCIENCES, CLASSIQUES
en tous genres ; prix très réduits.

La maison se charge de remplir les commandes qui lui sont confiées aux con-
ditions les plus avantageuses.

Catalogue périodique envoyé franco sur demande.

S. J. MAJOR

.. Négociant en gros ..

Nos 18, 20 et 22 rue York - OTTAWA.

Spécialité : Vins de messe et Liqueurs françaises.

Eug. C. Larose,

= Architecte =

Coin des rues Rideau et Sussex, - OTTAWA.

Plans d'Eglises, Couvents, Collèges, etc., etc., une spécialité.

Visite respectueusement sollicitée.

.. **EDOUARD GAULIN** ..

HORLOGER ET BIJOUTIER,

7 RUE MOSGROVE.

Spécialité : Réparages de Montres et de Bijoux.

Prix spéciaux pour les membres du Clergé
et les Communautés Religieuses.

☛ Une visite est sollicitée.

G. S. DORVAL,

...ARTISTE-PEINTRE...

Ex-Professeur de l'école des Arts de Québec.

Tableaux, portraits, fresques, décorations de Statues et imitation de bois et de marbres, dorure mate et brunie sur verre et sur bois.

Décoration d'Eglises, une spécialité.

25 années d'expérience et certificats de la plus haute autorité ecclésiastique peuvent être fournis.

Atelier : 229, rue Rideau,

OTTAWA, Ont.

Joseph Tassé,

138, RUE RIDEAU,

Pharmacien-Chimiste.

Ordonnances des Médecins préparées avec le plus grand soin.

E. LIMOGES

Peintre de Maisons et
d'Enseignes, Tapissier
et Décorateur

Polissage au Vernis, Imitations de tous genres.

Ouvriers compétents à mon service.

Je donne des avis gratuits en ce qui concerne les contrats.

E. LIMOGES,

185 Church, Ottawa.



The Ottawa Wine Vault Co.,

97, rue Rideau, Ottawa.

TEL. 1143

Fait une spécialité dans les

Vins de Messe, Claret Oporto et Brandy.

Agent pour le Canada
pour les

Brandies :
Boyer, Père et Fils.
Claret :
Evariste Dupont.
Oporto :
Graham & Cie.
Champagne :
Pierre Bernard Fils.

Visite, sollicité,



Vins de Bordeaux

Nous nous recommandons de la Direction de la Revue Littéraire et de notre qualité de fournisseurs d'un grand nombre de Congrégations Religieuses dans le monde entier, pour offrir nos vrais vins naturels de Bordeaux aux catholiques du Canada qui désireraient consommer nos excellents produits.

La suppression de Représentant et d'Intermédiaire nous permet de donner nos vins à des prix d'un bon marché exceptionnel, comme il est facile de s'en rendre compte par les cours ci-dessous:

Vins Rouges.

	1893	1895	1898	1899	1900
Côtes Supérieures.....francs....	150	140	130	120	120
Fronsac (extra)..... "	190	170	145	135	135
Saint Emilion..... " 230	210	190	180	160	160
Medoc St-Laurent " 240	"	210	190	170	170
Chateau Larose Perganson (Médoc) " 320	290	"	"	"

Vins Blancs.

	1893	1895	1898	1899	1900
Graves Podensac.....francs....	140	130	125	115	115
Graves de Sauternes... " 180	165	130	120	120
Haut Barsac " 220	210	190	165	140	140
Haut Sauternes..... " 270	230	215	190	170	170
Boutoc (Haut-Sauternes).. " 315	290	265	240	190	190

Nous garantissons tous ces vins blancs comme étant absolument sûrs, et, en conscience, nous affirmons qu'ils peuvent être employés au St-Sacrifice de la Messe.

La Barrique de 225 litres, fût compris, prise à quai à Bordeaux.

Notre passé met nos acheteurs à l'abri de toute déception, de toute tromperie, et en retour de la confiance que nous sollicitons de leur bienveillance, nous les assurons que nos rapports d'affaires seront toujours empreints de respectueuse courtoisie et de la plus stricte loyauté.

Henri Bijon, Fils & Cendré

Propriétaires de vignobles, membres de l'Union Fraternelle.

43 rue de St-Genès à Bordeaux.

N.B.—Nous adresserons notre prix courant complet aux personnes qui nous feront l'honneur de le demander.